Villeneuve, Theodore Ferdinand
Vallon de
Le college de

PQ
2476
V28C6

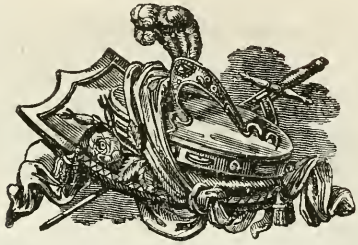
LE COLLÉGE DE ***,

SOUVENIRS DE LA SUISSE,

EN 1794.

PAR MM. DE VILLENEUVE, MASSON ET A. DE LEUVEN.

Comédie-Vaudeville, représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Gymnase dramatique, le 27 novembre 1830.



Paris.

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE, cour du Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français.

1830.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MULNER, Directeur du Collége de Reichenau,	MM. DORMEUIL.
PHILLIPPE, jeune Professeur,	GONTHIER.
LÉOPOLD, Neveu de Mulner,	ALLAN.
GEDÉON, Bourguemestre du canton,	KLEIN.
CHRISTIAN, Garçon de classes du Collége,	LEGRAND.
GEORGINE, Fille de Mulner.	Mmes VALÉRIE.
RIQUETTE, Femme de Christian,	MINETTE.
UN ÉLÈVE.	
ELÈVES.	
VILLAGEOIS.	
SOLDATS de la Milice.	

La Scène se passe en 1794, à Reichenau, en Suisse, canton des Grisons.

FQ
2476
V28C6

LE COLLÉGE DE ***,

SOUVENIRS DE LA SUISSE,

EN 1794.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une Salle du Collége; portes latérales; au fond, une porte et deux fenêtres dont l'une donne sur les montagnes. Des Cartes de Géographie sont suspendues à la muraille; sur une Table, à droite, un Globe terrestre et une Sphère; à gauche, une autre petite Table et tout ce qu'il faut pour écrire.

GEORGINE, CHRISTIAN, RIQUETTE.

GEORGINE est assise à droite et brode; CHRISTIAN est du côté opposé, et écrit sur une table; RIQUETTE est derrière lui, et lui guide la main.

RIQUETTE.

Hardi donc!... Tu vois bien que tes déliés sont trop gros, et que ton plein n'est pas assez nourri.

CHRISTIAN.

Je te dis, moi, Mad. Christian, que pour un Suisse du canton des Grisons, j'écris très-agréablement... Mes *i*. surtout, sont superbes, on dirait les jambes de notre bourgmestre quand il a ses bas noirs.

RIQUETTE.

Allons, Monsieur, faut être docile avec votre petite femme... Je vous ai épousé pour vous apprendre ce que je savais...

CHRISTIAN.

Ah ! Riquette ;... il ne faut pas mentir... Vous m'avez épousé, parce que je suis aimable..., parce que j'ai un physique avantageux..., et puis encore que je sais faire un peu de pâtisserie.

AIR : *Vaudeville de l'Ours et le Pacha.*

De notr' collége de Reich'nau
Tous les élèves sont mes pratiques ;
Ils savent que dans le gâteau
J'ai fait des études classiques.
Ici, je les sers doublement,
Chaqu' matin la classe est bien nette,
L'soir ma pâtiss'rie est bien faite,
S'ils mordent mal au Rudiment,
Ils mordent bien à la galette...

RIQUETTE.

Ça n'est pas pour ça que je t'ai épousé... Mlle Georgine que v'là, et qui est ma sœur de lait, devait revenir de pension ; comme elle avait besoin d'une compagne ici, et qu'il n'y avait que toi à marier dans le collége, t'as eu la préférence.

CHRISTIAN.

Merci... C'est gentil de votre part de venir me raconter ça, après plusieurs mois de ménage... Parce qu'on est grison, croyez-vous qu'on n'ait pas d'amour-propre... qu'on ne

tienne pas à être aimé pour soi-même... enfin, si je prenais le chagrin à cœur... Oui, mais je ne le prendrai pas....

GEORGINE.

Qu'avez-vous donc toujours à vous disputer ainsi? Depuis hier que je suis arrivée de ma pension, vous n'avez pas été un seul instant d'accord. Comment! entre cousins, entre époux!...

RIQUETTE.

Tiens, c'est justement pour ça, mam'zelle.

GEORGINE.

Eh bien, moi, je voudrais bien être la femme de mon cousin Léopold... Mais hier soir, à souper, quand j'ai voulu parler de lui à mon père, il m'a imposé silence.

RIQUETTE.

C'est vrai, mam'zelle; et moi, j'ai voulu aussi ajouter un mot en sa faveur... «Riquette, qu'il m'a dit, retirez-vous!...» C'est au point que j'étais en train de servir et que j'ai manqué de laisser tomber un quartier de chamois à la sauce piquante sur la tête de M. Gédéon, le parent de la famille et le bourguemestre de l'endroit.

CHRISTIAN.

Vous auriez fait un joli coup, Riquette... la perruque d'une autorité à la sauce piquante!....

RIQUETTE.

Heureusement que M. Philippe a demandé pardon pour moi.

GEORGINE.

Quel est donc ce M. Philippe que tout le monde paraît aimer ici ?..... L'année dernière, à peu près à cette époque... aux vacances, je ne me souviens pas de l'avoir vu.

RIQUETTE.

Je crois bien... ne v'la que huit mois qu'il est attaché au collége en qualité de professeur de langue française, de mathématiques et de géographie.

CHRISTIAN.

Oui, c'est un assez bon diable..... un savant même; et puis tout le monde lui a des obligations dans le village... Ma femme surtout à qui il a rendu un fameux service..... oh ! mais un service...

RIQUETTE.

A moi ?... par exemple, si je m'en souviens...

CHRISTIAN.

Comment, madame.... et quand j'étais guide des montagnes..... ce jour donc où, en conduisant des voyageurs, le pied m'a manqué au bord du lac.

AIR : *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

Patatra, v'là que j' déménage,
Le lac va d'venir mon tombeau,
Quand m'sieur Philippe, avec courage,
Otant sa blouse et son chapeau,
Plonge et m' ramène au bord de l'eau
J' bus un fameux coup, on peut l' croire;
Mais le plus vexant de tout ça,
C'est que justement ce jour-là
Je n'avais rien reçu pour boire.

RIQUETTE.

Eh ! bien ? qu'est-ce que ça prouve ?

CHRISTIAN.

Eh ! bien ? vous ne comprenez pas, madame, que si vous possédez un mari qui a une figure distinguée, de beaux yeux... un nez agréable... c'est à lui que vous le devez... Vous ne comprenez pas ça ?.... en vérité, il faut tout vous expliquer.

GEORGINE.

Et c'est donc depuis ce temps-là que M. Philippe a fait connaissance avec mon père, et qu'il a été attaché à son collége ?...

RIQUETTE.

Oui, mam'zelle... on le ramena avec Christian, et, au bout de quelques jours, M. Mulner ne voulut plus le laisser partir. *(On entend sonner une horloge.)* Avec tout ça, v'la l'heure de ta leçon finie, et tu n'as fait que bavarder comme à l'ordinaire... Voyons, as-tu rempli ta page, au moins ?... non !... *(Elle lui tire l'oreille.)*

CHRISTIAN.

Aie !... aie !... finissez donc, Riquette ! c'est indélicat ce que vous faites là. Vous m'allongez toujours les oreilles,... et ce n'est pas la peine. Non, madame, je ne l'ai pas remplie ma page, et je ne la remplirai pas. Quand vous me faites écrire long-temps, ça me donne des crampes dans les doigts, et puis après, je ne puis plus sonner la cloche... ça

me gâte la main... car avec vous je suis le martyre de l'écriture..... C'est au point que, depuis un mois, je ne peux pas fermer l'œil, sans voir toutes les lettres de l'alphabet danser autour de mon lit... Avant-hier c'était des O; hier c'était des P; demain, ce sera... enfin, je ne puis plus y tenir.

GEORGINE.

Ah ! j'entends la voix de mon père...

RIQUETTE, *poussant Christian.*

M. Mulner ! Eh ! vite.... va chercher les provisions... il ne faut pas qu'il te trouve là à rien faire. *(Christian sort.)*

SCÈNE II.

GEORGINE, RIQUETTE, MULNER.

MULNER.

Bonjour, mon enfant !.... je suis content de te trouver ici... Je viens de finir ma tournée matinale dans le collége.., et je veux maintenant passer avec toi quelques instans. J'ai à te parler.

GEORGINE.

A moi, mon père.

MULNER.

Oui, et d'affaires qui t'intéressent.

RIQUETTE, *à part.*

Je voudrais bien savoir.... ce qu'il a à lui dire.... ne faisons semblant de rien..... j'adore connaître les secrets des autres, moi. (*Elle se met à la table et range les papiers.*)

MULNER.

Dis-moi.... hier, pendant le souper, as-tu remarqué M. Philippe ?

GEORGINE.

M. Philippe... mais oui... il n'est pas mal, et s'il mérite tout le bien qu'on dit de lui...

MULNER.

Bon !... je vois que tu as deviné mes projets.

RIQUETTE, *à part.*

Tiens, c'est drôle.... je n'ai rien deviné du tout, moi.

GEORGINE.

Vos projets... est-ce parce qu'hier il a pris la défense de mon cousin Léopold ?.... Oh ! si c'est cela mon père.... je vous avouerai que j'ai beaucoup d'amitié pour lui.

MULNER.

Il ne s'agit pas de Léopold, mademoiselle.... il s'agit de vous... votre éducation est faite, vous avez bientôt dix-sept ans...

GEORGINE.

Si c'est pour me marier, mon père, raison de plus pour

parler de mon cousin, car vous savez que depuis notre enfance, nous nous sommes juré une fidélité éternelle....

MULNER.

Je sais... Je sais que vous n'êtes pas encore d'âge à avoir de volontés sur des choses de cette importance.

GEORGINE.

C'est ça... quand on a fait un serment, il faut le trahir. Me tenir ce langage, vous!... un vieux citoyen des villes libres de la Suisse, un patriote....

AIR : *Du partage de la richesse.*

Je n'en reviens pas, je vous jure,
Pouvez-vous raisonner ainsi ?
Il est affreux de commettre un parjure,
Et, comme moi, vous le pensez aussi.
En tous les temps, c'est mal quand on varie,
Quoiqu'il arrive, on doit remplir toujours
Et les sermens qu'on fait pour sa patrie,
Et les sermens qu'on fait pour ses amours.

RIQUETTE, *à part.*

C'est vrai, au fait... faut être fidèle.., surtout aux femmes.

MULNER.

Mais depuis deux ans qu'il est parti, qu'il nous a quittés, ne t'a-t-il pas dégagée d'une promesse?.. frivole!.. S'il avait voulu suivre mes avis, il serait peut-être maintenant professeur... secrétaire au conseil du Canton.... archiviste.... que sais-je?

GEORGINE.

Au lieu de cela... il a mieux aimé se faire soldat... aller

se battre pour la France... pour la liberté de son pays, car il est français... Sans doute, il est à présent lieutenant!... capitaine...

MULNER.

Ou soldat.

GEORGINE.

Et je suis sûre que l'uniforme lui va très-bien.

MULNER.

Mais celui que je veux te proposer est cent fois plus aimable... c'est un français aussi... il vante aussi la liberté.... de plus, son esprit est juste et droit comme son cœur est bon et généreux.... et puis, des connaissances étendues.... un goût excessif pour le travail....

GEORGINE.

Oui, mon père, mais j'aime mon cousin... et rien à mes yeux ne vaut mon cousin.

RIQUETTE, *qui regarde à travers les vitres de la fenêtre.*

Dites donc, notre maître... voici M. Philippe qui descend de la montagne avec des livres sous le bras.

MULNER.

Eh, oui, parbleu!... c'est lui... le pauvre garçon, sortir de si bon matin...

RIQUETTE, *à part.*

C'est sûr... il a des vues sur le professeur... mam'zelle a des vues sur le petit cousin... et moi, je vois... que je ne vois rien du tout.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; PHILIPPE, *il entre par le fond, sans les voir, et dépose ses livres sur un siége.*

PHILIPPE.

Je n'ai pu lui parler ce matin, et je n'ai osé interroger personne dans le couvent. (*Apercevant M. Mulner et Georgine.*) M. Mulner et sa fille !...

MULNER.

Eh bien, mon ami... pourquoi donc paraître redouter notre présence?... Ah! j'y suis... vous craignez peut-être qu'en ma qualité de principal de ce collége, je ne blâme vos sorties matinales.... mais je sais quel en est le but.... j'ai fait prendre des informations... et j'ai découvert...

PHILIPPE, *vivement.*

Quoi donc, M. Mulner?...

MULNER.

Que les enfans de cet honnête fabricant de notre vallée reçoivent de vous, en secret, des leçons...

PHILIPPE.

Monsieur...

MULNER.

Le père vient d'être ruiné par les suites de la crise politique que ressentent tous les peuples voisins de la France... Vous n'avez pas voulu que ses enfans fussent privés d'un

bon maître... qu'ils ne pouvaient plus payer... Ces traits-là ne doivent pas faire rougir, M. Philippe ;.. donnez-moi votre main, mon ami, et ne cherchez plus à nous cacher une bonne action.

PHILIPPE.

Elle est toute naturelle, Monsieur, et si tous les matins j'ai sacrifié quelques heures d'un sommeil... souvent pénible. je profitais de mes excursions matinales pour admirer les beaux sites de la Suisse... Que de pensées ne doivent-ils pas inspirer aux artistes, aux voyageurs..... qui n'ont point à regretter de s'éloigner d'une patrie.

GEORGINE.

Vous aimez bien la vôtre, M. Philippe, car hier, chaque fois qu'on prononçait devant vous le mot de France, vous sembliez éprouver une émotion....

PHILIPPE.

Il est vrai, mademoiselle... et je ne cherche point à m'en défendre.

AIR : *Muse des Bois*,

De mon pays j'eus toujours l'âme fière ;
Combien de fois j'ai rêvé son bonheur !
Si j'ai dû fuir sur la terre étrangère,
Son souvenir est resté dans mon cœur.
A toi, je pense, ô ma belle patrie !
Même en secret, je te pleure souvent
Comme l'o pleure une mère chérie
Qu'un sort cruel arrache à son enfant.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHRISTIAN, *accourant avec un grand panier de provisions sur la tête.*

CHRISTIAN.

C'est bon!... qu'on le retienne toujours, qu'on ne le lâche pas... Ah! justement, vous v'là, Monsieur le principal.

MULNER.

Eh bien... que nous veux-tu?.. pourquoi cet air effaré?..

CHRISTIAN.

L'air effaré, il y aurait de quoi... quand on vient comme moi de tenir tête à un dragon.

GEORGINE.

Comment, un dragon?

CHRISTIAN.

Oui, mademoiselle, et un homme superbe,... à peu près de ma taille,... avec un casque et des moustaches.

PHILIPPE.

Et d'où venait-il?

CHRISTIAN.

Je n'en sais rien... il traversait le village;... on l'interroge, comme de coutume, par l'ordre de M. Gédeon, quand on voit un militaire étranger; au lieu de répondre, il prend

un élan pour se sauver... moi, j'accourais dans le même moment.

AIR : *Du ballet des Pierrots.*

Au premier choc, y m' jett' par terre;
J' fais la culbutte; mais voilà
Que j' me r'lève, et qu' dans ma colère,
J' l'empoigne... et j' lui dis : halte-là !
Les autr's me criaient à tû-tête :
D' l'arrêter, rien n' doit t'empêcher...
J' leur réponds : Sans doute qu' j' l'arrête,
Mais c'est lui qui n' veut pas m' lâcher.

MULNER.

Et enfin... qu'en as tu fait?

CHRISTIAN.

Ce que j'en ai fait... Dam' ! on est parvenu à m'arracher de ses bras... Alors il s'est recommandé de vous... il a demandé à vous parler... Et tenez, v'la justement qu'on vous l'amène. J'ai pourtant terrassé un dragon, moi,... heureusement qu'on est venu à mon secours...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LÉOPOLD *amené par quelques villageois. Il est couvert d'un manteau.*

CHOEUR.

AIR : *Du Lever de la Mariée.*

C'est au nom de tout l' village
Qu'ici, nous amenons tous
L'soldat qui faisait du tapage.
Il sera plus doux
D'vant vous.

GEORGINE.

Que vois-je?... C'est mon cousin !...

MULNER.

Léopold !....

LÉOPOLD.

Lui-même, mon cher oncle, qui voulait vous surprendre... et qu'on vous amène comme un prisonnier d'état.

GEORGINE.

Quoi, c'est lui? comme il est grandi... Mais embrassez-moi donc, mon cousin.

LÉOPOLD.

Volontiers, ma cousine!

PHILIPPE *l'observant.*

Par quel hasard cet uniforme! (*Il s'assied près de la table et reste pensif.*)

LÉOPOLD.

Oui, mon oncle.... C'est Léopold que vous revoyez... un peu changé....

AIR : *De la Villageoise Somnambule.*

Simple soldat, j'étais sans espérance,
En m'éloignant de ce toit paternel ;
Mais maintenant sous le drapeau de France,
Quand on est brave, on devient colonel.

(*Jetant son manteau.*)

Voyez, voyez, on m'a fait colonel !

GEORGINE.

Colonel! quand je vous le disais qu'il serait bien en uniforme... Eh! quoi vous ne lui dites rien...

même air.

Ah! j'en conviens, pendant cinq ans d'absence,
Il vous causait un chagrin bien cruel.
Mais un bon oncle a pardonné, je pense,
Quand il revoit son neveu colonel.
Voyez!... voyez!... il est bien colonel.

MULNER.

Au fait, je n'ai pas non plus la force de lui en vouloir, moi...; qu'il vienne m'embrasser, je veux tout oublier. (*Ils s'embrassent.*) J'espère maintenant que tu ne nous quitteras pas de sitôt.

LÉOPOLD.

Non sans doute..... D'abord il faut le temps de faire la noce.

GEORGINE.

J'y pensais, mon cousin.

LÉOPOLD.

C'était mon espoir en revenant ici, et maintenant que je vous ai revue je suis encore plus pressé...

GEORGINE.

Ah ça! excepté moi, vous devez avoir oublié tout le monde dans cette maison. Tenez, voilà d'abord Riquette, ma sœur de lait, que je vous présente.

LÉOPOLD.

Je l'ai reconnue tout de suite à sa petite mine joufflue.

RIQUETTE.

Vous êtes bien bon, M. le dragon!

GEORGINE.

Voilà son mari, Christian, le premier garçon de classes.

LÉOPOLD.

J'ai déjà fait connaissance avec lui.

CHRISTIAN.

Je m'en souviens, dragon.

MULNER.

Et moi, je veux te présenter M. Philippe, le plus distingué de nos professeurs... Tiens le voilà près de cette table, pensif, comme de coutume...

LÉOPOLD, *passant près de la table.*

Voulez-vous permettre, monsieur, qu'un officier français... (*Philippe se retourne.*) Ciel!... qu'ai-je vu!

PHILIPPE, *se levant précipitamment et à voix basse.*

De grâce, ne me trahissez pas devant eux...

GEORGINE.

Eh! bien... vous le connaissez donc...

LÉOPOLD, *cherchant à se remettre.*

Mais oui..., oui, ma cousine,... nous nous sommes vus quelquefois... en France. Nous avons servi ensemble...

MULNER.

Comment, M. Philippe a fait aussi la guerre en France, et il nous le cachait. En vérité, mon ami, vous êtes d'une modestie... Parbleu! je suis enchanté de réunir à Reichenau deux frères d'armes... Ce séjour va me paraître plus agréable que jamais... Léopold, tu nous parleras de tes victoires... Tu as sans doute assisté à quelques-unes de ces batailles qui ont fait tant parler de la valeur française.

LÉOPOLD.

Oui, mon oncle... Et jamais leur souvenir ne sortira de ma mémoire. C'est sous un jeune prince français que j'ai fait mes premières armes;.. j'étais avec lui à Quievrain. Ce fut à peu près à cette époque qu'il fut nommé lieutenant-général par droit d'ancienneté.

MULNER.

Et toi?

LÉOPOLD.

Capitaine, mon oncle... Par lui et en présence de tout mon régiment! A Valmy, Kellermann lui confia le commandement de la seconde ligne, et c'est grâce à sa fermeté et à son courage que la victoire resta fidèle à nos drapeaux. A Jemmapes, Dumouriez lui avait donné l'ordre d'emporter d'assaut une position importante d'où l'ennemi nous foudroyait. Au premier choc, le désordre s'était mis dans nos

rangs. Trop d'ardeur avait mêlé nos bataillons qui commençaient à plier. Le prince en forme une colonne, place au milieu cinq drapeaux, fait battre la charge, et, à la tête de ses soldats, que son sang-froid rallie, attaque l'infanterie ennemie, la disperse et s'empare de toute l'artillerie autrichienne.... C'est grâce à ce bataillon, qu'il nomma l'intrépide bataillon de Mons, que l'ennemi fut battu sur tous les points.

MULNER.

Et quel âge avait alors ton général?

LÉOPOLD, *avec intention.*

Mais à peu près l'âge de M. Philippe.

GEORGINE.

Déjà tant de gloire!... quelle belle carrière était ouverte devant lui!...

LÉOPOLD.

Oui, ma cousine... Il ne fut pourtant pas récompensé de son dévouement à la patrie, car, quelque temps après, il fut décrété d'arrestation, victime d'un arrêt de proscription qui venait de frapper comme lui *Latour-Maubourg*, *Alexandre Lameth* et notre digne *Lafayette.*

MULNER.

Singulière destinée! Un prince du sang se battre pour la liberté du peuple..., et frappé de proscription..... De tels exemples sont rares.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Les écrivains garderont dans l'histoire
Une page pour sa valeur;
De son pays, celui qui fit la gloire,
Pourrait de même en faire le bonheur

Pour être roi, si quelque jour en France,
Des citoyens chacun pesait les droits,
Tous les Français alors viendraient, je crois,
Jeter son nom dans la balance.

PHILIPPE.

M. Mulner, vous estimez peut-être un peu haut le mérite du prince. Le grand peuple et la belle cause qu'il défendait méritaient bien ce dévouement. Qui de nous à sa place n'en eut pas fait autant?...

GEORGINE.

Oui, vous peut-être, M. Philippe,... avec votre caractère et vos principes.

MULNER.

J'étais sûr qu'il allait me tenir ce langage.... non, monsieur, bien des gens n'eussent pas agi de même.... Allons, allons, mon cher Philippe, rendez plus de justice au jeune prince.

GEORGINE.

Certainement... mon oncle a raison,.. mais, tout en parlant de batailles et de liberté, nous oublions que rien n'est prêt pour recevoir M. le colonel... et quand on a un colonel dans la famille, il faut au moins qu'il soit bien reçu.

MULNER.

Tu as raison... Allons tout préparer.

AIR : *De Mathilde de Shabran.*

GEORGINE, MULNER.

(*Morceau d'ensemble.*)

Le sort vient de nous réunir
Après cinq ans d'absence;
Du colonel que la présence
Fasse naître ici le plaisir.

LÉOPOLD.

Le sort vient de nous réunir
Après cinq ans d'absence ;
Mon cœur renaît à l'espérance,
Mes amis, pour moi, quel plaisir!

CHRISTIAN, RIQUETTE.

Le sort vient de les réunir, etc.

(*Mulner et Georgine sortent; Christian et Riquette les suivent.*)

SCÈNE VI.

PHILIPPE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Eh quoi! c'est vous! vous que je retrouve sous le nom et l'habit d'un simple professeur, dans un petit collége de la Suisse.

PHILIPPE.

Cet habit... c'est le seul qui me convienne aujourd'hui.

LÉOPOLD.

Etait-ce donc là le sort qui devait vous attendre, vous qu'on se serait empressé d'accueillir dans les plus brillantes cours de l'Europe.

PHILIPPE.

J'aurais pu y trouver un asyle, colonel, mais ce pays est voisin de la frontière, l'air qu'on y respire est presque celui de la France, et la proscription m'y paraît moins pénible. Vous me comprendrez mieux, surtout quand vous saurez qu'ici j'ai pu veiller sur les jours d'une sœur chérie.

LÉOPOLD.

Eh quoi!... celle, qu'on dit si bonne, si douce....

PHILIPPE.

Est proscrite comme moi... et c'est près d'ici, dans le couvent de Sainte-Claire, qu'elle s'est réfugiée.... là, je l'espère, nul danger ne pourra l'atteindre.

LÉOPOLD.

A mon départ de l'armée, le bruit s'était répandu dans les rangs que quelques gentilshommes français vous avaient décidé à vous ranger dans le parti de Coblentz.

PHILIPPE.

Ils l'avaient espéré en effet... mais j'ai préféré la misère et l'exil.... Me cachant sous une blouse grossière, n'osant séjourner nulle part... j'errai long-temps dans les montagnes... quelquefois je m'arrêtais à la porte d'une chaumière, dont les habitans m'offraient généreusement l'asyle que les moines m'avaient souvent refusé... Ainsi, vous le voyez, mon ami, ceux qui voulaient m'engager à porter les armes contre la France m'avaient mal jugé.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Si mon pays a voulu me proscrire,
Ah! ses arrêts je les respecterai.
De moi je veux qu'un jour on puisse dire,
Il fut proscrit, mais n'a pas émigré.
Aussi ma réponse fut prompte,
J'ai refusé, puisque je préférais
Mille fois la mort à la honte
D'avoir versé le sang français.

LÉOPOLD.

Mais, en Suisse, si près de la frontière, ne craignez-vous pas qu'on ne découvre votre retraite, et que cette proximité ne fasse naître sur vous des soupçons que vos ennemis pourraient faire tourner contre vous?...

PHILIPPE.

Personne ne m'a reconnu dans cette retraite ignorée.... vous seul possédez mon secret, colonel, et je n'ai rien à redouter d'un officier qui combattit dans nos rangs.

LÉOPOLD.

Ah! ma vie vous appartient... mais si l'on vous découvrait....

PHILIPPE.

On vient... Colonel, souvenez-vous que je ne suis que Philippe, votre compagnon d'armes à Jemmapes...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHRISTIAN, RIQUETTE *apportant une table servie; puis* MULNER ET GEORGINE.

CHRISTIAN ET RIQUETTE.

AIR : *Du tic-tac* (*de Marie*).

Voilà le déjeûner servi.
Quel repas agréable,
Car chacun doit à cette table,
Se trouver auprès d'un ami.

LÉOPOLD, *bas à Philippe.*

Bonne espérance
Et confiance!
Car à la France
Nous boirons tous.

GEORGINE, *à Léopold.*

Colonel, mettez-vous.
De grâce,
A cette place.

LÉOPOLD.

Quoi! la place d'honneur,
C'est trop flatteur!...
Elle appartient, chez nous,
A l'honneur, la science,
Au talent, la vaillance:
Philippe!... elle est à vous!

CHOEUR GÉNÉRAL,

Voilà le déjeûner servi, etc.

(*Tout le monde s'est placé pendant le chœur.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GÉDÉON. *Pendant cette scène Christian et Riquette vont et viennent pour le service de la table.*

GÉDÉON, *en dehors.*

Où sont-ils.... où sont-ils?

RIQUETTE, *regardant.*

Tiens, notr' maître, v'là M. Gédéon, le bourguemestre du canton.

MULNER.

Gédéon! et que vient-il faire à cette heure?

GÉDÉON, *entrant.*

Ah! bonjour, cousin Mulner... Riquette, un couvert de plus.

MULNER.

Voulez-vous accepter une place près de nous à cette table?

GÉDÉON, *assis.*

Ne vous dérangez pas.

MULNER.

Quel motif vous amène donc ici, cher cousin?...

GÉDÉON.

Vous voyez un homme au désespoir. Il me faut un suspect.

MULNER.

Un suspect!

GÉDÉON.

Oui, mon ami... en attendant un verre de vin du Rhin (*buvant*). Ce suspect.... c'est un prince... on me demande un prince caché dans le pays.

PHILIPPE.

Un prince, et quel est-il?

GÉDÉON.

Ils prétendent que c'est un duc de..... dont vous n'avez sans doute pas plus entendu parler que moi.

LÉOPOLD, *bas à Philippe.*

Ne vous troublez pas, cet homme n'est qu'un sot qu'on ne peut craindre.

GÉDÉON.

Et voyez, mon cher M. Philippe, l'injustice du gouvernement... Si, avant trois jours, je ne fournis l'objet qu'on me demande, les conseillers du canton me menacent de me faire perdre ma place.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Et sans elle je ne peux vivre;
On m'a promis, si je le livre,
De m'exancer, de me lancer,
De me pousser, de m'avancer.
De mes faits mon pays tient note,
Je dois donc, en bon patriote,
Toujours fournir du dévouement
En raison de l'avancement.

A votre, santé cousin Mulner, et à celle de tous vos aimables convives. (*Regardant Léopold*), quel est cet étranger? (*Se levant.*) Votre nom jeune homme?

LÉOPOLD, *riant.*

Léopold Darcourt, colonel au service de France. Est-ce que vous êtes aussi chargé de m'arrêter, cousin Gédéon?

GÉDÉON.

Eh! c'est ce petit Léopold... Comment ça est devenu colonel!.. eh! bien tant mieux, j'aime tous ceux qui prospèrent... je suis du parti des gens heureux; et puis, vous pourrez me rendre un service. Vous avez sans doute entendu parler de ce prince français?...

LÉOPOLD.

Oui, mon cher cousin... mais il serait là... devant vous... seul je le saurais, qu'on m'arracherait plutôt la vie, que de me faire trahir son secret.

GÉDÉON.

Quel égoïsme ! Tout cela est possible... mais ça ne me regarde pas, moi. Je ne suis qu'un instrument. On me dit de chercher, je cherche... on me dit d'arrêter, j'arrête.... et je marche toujours.

MULNER.

Ainsi, vous voudriez livrer le prince ?...

GÉDÉON.

Ah ! nous avons reçu de là bas les ordres les plus sévères à son égard, et vous sentez bien que notre vieille république ne peut pas se brouiller avec la nouvelle... Hier encore, je fus contraint de faire une perquisition au couvent de Sainte-Claire.

PHILIPPE, *vivement.*

Au couvent de Sainte-Caire, dites-vous ?

GÉDÉON.

Il y avait encore là une princesse...

PHILIPPE, *à part.*

C'est elle !

GÉDÉON.

Nous l'avons fait partir avec toute l'urbanité dont la police est susceptible.

GEORGINE.

Agir avec tant de rigueur envers une femme !...

GÉDÉON.

Ecoutez donc, aux yeux de l'autorité, les suspects n'ont pas de sexe... d'ailleurs il faut que je m'élève.,.. Quand on

a mis le pied sur l'échelle sociale, il faut grimper... et je marche toujours.

GEORGINE.

Que voudriez-vous donc être dans la république ?

CHRISTIAN.

Dans la république ?... il voudrait être roi, peut-être.

GÉDÉON.

Pourquoi pas ?...

CHRISTIAN.

C'est ça... roi de Suisse et de Navarre. *(A Riquette)* : quelle folie ! quelle indécence !

GEORGINE, *riant.*

En ce cas-là, nous n'avons plus qu'à crier : Vive Gédéon Ier !

GÉDÉON.

Mais je vous assure, mademoiselle, que je serais roi tout comme un autre... D'abord, je commencerais par me faire voter un bon budget...

LEOPOLD.

Si j'étais roi, moi, je voudrais que tous mes soldats fussent dragons de Chartres.

GEORGINE.

Et moi, je ne voudrais être reine que pour offrir dans mes états un asyle à tous les proscrits...

CHRISTIAN.

Eh ! bien moi, si j'étais roi, je me donnerais l'âne et la vache à ma tante, 200 thalers de rente, et je ferais faire ma galette par le peuple... par le bas peuple

MULNER.

Silence donc.... Je serais curieux de savoir ce que ferait notre cher Philippe s'il était roi.

PHILIPPE.

Vous le voulez.... Dans mes rêves de jeune homme, j'ai cru quelque fois, comme tant d'autres, que j'étais roi, mais élu par le peuple... roi des Français, et non pas roi de France..... Je régnais par les lois; et le titre que j'ambitionnais avant tout, était celui de premier citoyen d'un état libre... Plus de luxe ruineux... plus de vaine étiquette... je marchais sans garde au milieu des Français... car, les Français étaient ma famille.... Mes enfans, élevés avec la jeunesse citoyenne, se mêlaient avec orgueil à ses travaux comme à ses jeux..... Aussi je me disais... en arrivant au trône, ils connaîtront les besoins de la nation... car, avant d'être rois, ils auront été peuple... Régner sur des Français... est-il un sort plus glorieux !... une mission plus belle. Ah ! si j'étais leur roi... (*On entend la cloche sonner.*) mais je ne suis qu'un pauvre professeur, et le bruit de cette cloche me rappelle que voilà l'heure de ma leçon...

(*On se lève; Christian et Riquette emportent la table.*)

GÉDÉON, *prenant Mulner à part.*

Dites donc, cousin Mulner... vous me vantiez M. Philippe... il n'est pas fort en politique... a-t-il des idées étroites !

MULNER, *riant.*

Vous trouvez... Allons, Léopold, viens avec ma fille.... Cette salle est réservée pour les leçons particulières de M. Philippe... il ne faut pas le troubler.

GÉDÉON, *à Philippe.*

C'est ça, donnez des leçons de géographie; ça vous convient mieux... Je vais remplir mes fonctions...

AIR : *Travaillez mesdemoiselles.*

On soutient dans la province,
Que le duc est près de nous;
Je ne prendrais pas mon prince
Si je restais avec vous.
Adroitement je vais faire ma ronde,
Et prévenir là bas tous mes amis.
Dans vos leçons faites le tour du monde,
Pendant ce temps je f'rai l' tour du pays.

TOUS, *excepté Philippe et Gédéon.*

Magistrats de la province,
Pourquoi donc tant de courroux?
Ah! laissez ce pauvre prince
Séjourner en paix chez nous.

(*Ils sortent.*)

GÉDÉON.

On soutient dans la province, etc.

SCÈNE IX.

PHILIPPE, *seul.*

On est à ma recherche... et ma sœur... partie sans avoir reçu mon dernier adieu. Ne dois-je plus la revoir?

AIR : *De Valentine.* (Ad. Adam.)

Elle a quitté pour toujours ce pays,
Et je suis loin d'une mère chérie.
Seul, il me faut dévorer mes ennuis,
Plus de famille, hélas! plus de patrie.

Pourtant le sort, mon cœur me le redit,
Réserve encor des beaux jours au proscrit.

Mais voici mes élèves.

SCÈNE X.

PHILIPPE, LES ÉLÈVES, *puis* LÉOPOLD.

PHILIPPE.

Bonjour, mes amis : vous êtes exacts.

UN ÉLÈVE.

Oh! pour vos leçons, M. Philippe, nous ne sommes jamais en retard.

PHILIPPE.

Prenez place, mes amis.

L'ÉLÈVE.

Oui, et nous allons faire aujourd'hui un tour d'Europe. (*Pendant ce qui suit les élèves entourent le globe, et le parcourent du doigt en se consultant.*)

LÉOPOLD, *accourant et s'approchant de Philippe avec mystère.*

M. Philippe, si je ne craignais de vous déranger, j'aurais un mot à vous dire ;... (*à voix basse*) de grâce, écoutez-moi : un nouveau danger vous menace.

PHILIPPE, *de même.*

Que dites-vous ?

LÉOPOLD.

Un homme du couvent de Sainte-Claire, porteur d'une lettre à votre adresse, avait pénétré dans le collége. Il avait

chargé la petite Riquette de vous la remettre en secret, lorsqu'au bas de l'escalier la boîte s'échappe de ses mains, se brise, et le portrait de votre sœur frappe les yeux du bourguemestre.

PHILIPPE.

Grand Dieu!... Et sait-il?...

LÉOPOLD.

Rien encore; mais il a des soupçons qu'il voudra confirmer.

PHILIPPE.

Et ma sœur, court-elle quelque danger?

LÉOPOLD.

Aucun : le porteur du message était chargé de vous rassurer sur son sort.

PHILIPPE.

Je respire...

LÉOPOLD.

Mais le bourguemestre revient sur ses pas; il est avec mon oncle. Au nom du ciel, placez-vous là, auprès de vos élèves, et tâchez que rien ne puisse vous trahir... Moi, je suis venu pour assister à vos leçons. (*Philippe prend place près de la table; Léopold s'assied à ses côtés; les élèves les entourent.*)

SCÈNE XI.

LES MEMES, GÉDÉON, MULNER.

MULNER, *bas à Gédéon.*

Je vous dis, cousin Gédéon, que c'est impossible.

GÉDÉON, *mystérieusement.*

J'ai reconnu le portrait : c'était la princesse.

LÉOPOLD.

Silence ! La leçon va commencer...

GÉDÉON.

Comment, colonel, vous ici !

LÉOPOLD.

Oui, mon cher cousin, je suis venu pour voir... (*bas à Philippe*) le spectacle le plus touchant que puisse offrir, dans l'adversité, un proscrit digne d'un trône.

PHILIPPE, *aux élèves.*

A nous, messieurs. Je vous ai fait connaître hier par quels calculs l'élève pouvait retrouver à l'instant sur le globe terrestre les pays qu'il avait parcourus sur la carte. (*à un élève.*) Voyons, dites-moi, mon ami, où en étions-nous restés à la dernière leçon ?

L'ÉLÈVE.

A l'Europe.....

PHILIPPE.

Bien. Mais sur quelle partie de l'Europe avez-vous posé le doigt?

L'ÉLÈVE, *hésitant.*

C'est... je crois... sur la France.

PHILIPPE.

La France, dites-vous, vous vous trompez : ici, c'est le Rhin. La France ne s'étend pas encore jusque-là.

LÉOPOLD, *à part.*

Cela viendra peut-être un jour.

(En ce moment, les personnages doivent être placés comme dans le tableau de M. Couder, connu sous le nom de la Leçon de Géographie dans le collége de Reichenau.)

PHILIPPE.

AIR : *Sans murmurer.*

Suivez-moi, bien; ici, c'est l'Angleterre,
Là c'est le Rhin... Nous l'avons vu déjà.
Enfin, voilà ce pays qu'on révère
Qui de héros pourrait peupler la terre.
La France est là !.. (*bis*).

GÉDÉON, *bas à Mulner.*

Voyez donc, Mulner, cette émotion n'est pas naturelle.

LÉOPOLD, *bas à Philippe.*

De la prudence, on vous regarde.

PHILIPPE.

Même air.

La France est là!... Salut, ô noble empire!
Malgré ses maux le proscrit t'aimera.

(*Bas, à Léopold.*)

A son nom seul tout bas mon cœur soupire,
Sans être ému je ne saurais leur dire
La France est là !... (*bis*).

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHRISTIAN, *accourant.*

CHRISTIAN.

M. Mulner !

MULNER.

Qu'est-ce qu'il y a ?

CHRISTIAN.

C'est une dépêche... La v'là... Il faut que ça soit pressé, car celui qui vient de l'apporter m'a dit qu'il était courrier extraordinaire... Après ça, vous me direz qu'on se donne des titres,.. car je ne lui ai rien vu d'extraordinaire à ce postillon. C'est un homme comme moi.... si j'avais ses bottes.

MULNER, *qui a déchiré l'enveloppe.*

Que signifie?.. Sous cette enveloppe, une lettre adressée à Son Altesse Sérénissime le duc de...

PHILIPPE *à part.*

Ciel !...

GÉDÉON *de même.*

Le duc... C'est lui... C'est mon prince.

LÉOPOLD, *à Philippe.*

Vous êtes trahi !...

GÉDÉON.

Cousin Mulner... remettez cette lettre à son adresse... et faites retirer vos élèves. (*à part.*) Il est ici... Je tiens mon prince.... Allons chercher mes hommes.

MULNER, *aux élèves.*

Messieurs, une affaire pressante m'oblige à faire cesser la leçon, nous la reprendrons tantôt...

LES ÉLÈVES ET RIQUETTE (*ensemble*).

AIR : *De la somnambule mariée.*

C'est un mystère,
Qu'on veut nous taire,
Mais pour lui plaire,
Vite partons.
Demain peut-être,
Auprès du maître,
Pour le connaître,
Nous reviendrons.

MULNER, GÉDÉON, LÉOPOLD.

C'est un mystère,
Sur cette affaire,
Il faut vous taire,
Plus de leçon.
L'ordre du maître
S'est fait connaître
De disparaître
Hâtez-vous donc.

(*Les élèves, Gédéon, Christian et Riquette sortent.*)

SCÈNE XIII.

PHILIPPE, MULNER, LÉOPOLD.

PHILIPPE.

Maintenant, M. Mulner, vous pouvez me donner cette lettre, car elle est bien à son adresse.

MULNER, *la lui donnant.*

La voici, monseigneur!

LÉOPOLD, *à Mulner.*

Vous saviez donc?...

MULNER.

Oui, j'ai compris que ce professeur, qui possédait notre estime, était ce proscrit à qui tout à l'heure nous avions tous donné notre admiration.

LÉOPOLD.

Mais les instans sont précieux... Lisez, lisez, peut-être ce message vous annonce-t-il quelque bonne nouvelle... Si l'on vous rendait votre grade dans l'armée.

PHILIPPE, *ouvrant la lettre.*

Je ne l'espère pas, colonel... Grâce au ciel, mon pays possède assez de braves pour qu'il n'ait pas besoin d'en recruter dans les rangs des proscrits... (*Après avoir lu.*) Que vois-je!... Une telle proposition à moi. Je croyais au moins mériter l'estime des ennemis de la France.

LÉOPOLD.

Mais que vous propose-t-on?

PHILIPPE *lui donnant la lettre.*

Lisez vous-même, colonel.

LÉOPOLD, *examinant les papiers.*

C'est une lettre de l'archiduc Charles.... un passeport pour Vienne, un brevet de lieutenant-général.... signé de l'empereur d'Autriche.

PHILIPPE.

Le grade de lieutenant-général..., je l'avais dans l'armée française ; on veut donc que je descende.

MULNER.

Vous refuseriez les offres de l'archiduc, le brevet de l'empereur ?...

PHILIPPE.

Oui, car, si je l'acceptais, je me rendrais bien vîte coupable envers eux.

AIR : *Un jeune grec.*

A l'empereur, ainsi qu'à ses soldats,
Si je prêtais l'appui de mon épée,
Je voudrais que, dans les combats,
Leur espérance fut trompée.
Contre la France, objet de mon regret,
Si je pouvais armer un bras rebelle,
Du moins mon cœur me trahirait,
Car tout bas il demanderait,
Encor la victoire pour elle,
Toujours la victoire pour elle.

MULNER.

Enfin, quelle résolution comptez-vous prendre?.. Le bourguemestre sait tout maintenant, il a trop d'intérêt à vous livrer à vos ennemis... Si j'avais seul des dangers à courir, je vous dirais restez, mais...

PHILIPPE.

Je connais votre amitié, mais je dois partir; le bonheur que je trouvais ici, je le dus à l'obscurité... Pendant huit mois, j'instruisis vos élèves... Philippe pourra cesser d'être professeur un jour, mais, quelque sort qui lui soit réservé, il gardera avec orgueil le souvenir de l'époque où il ne dut son existence qu'à lui-même.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GEORGINE, *elle accourt avec effroi.*

GEORGINE.

Ah! mon père!... ah! messieurs, que se passe-t-il ici?... la maison est entourée par les soldats de la milice..., le bourguemettre est à leur tête. J'accours vous prévenir, s'il y a quelqu'un à sauver, qu'il parte,... je tremble qu'il ne soit plus temps.

PHILIPPE, *lui prenant la main.*

Remettez-vous, mademoiselle, ce n'est rien... Seulement, le cousin Gédéon a trouvé son prince.

GEORGINE.

Il serait ici!...

LÉOPOLD.

Mais j'entends le bruit des armes.

GEORGINE, *ouvrant la fenêtre.*

Les soldats entrent dans la cour.

MULNER *à Philippe.*

Que faire..., que décidez-vous?

PHILIPPE.

Je vais me préparer à suivre le bourguemestre?

GEORGINE.

Le suivre!

PHILIPPE.

Calmez-vous, je saurai me résigner à mon sort, j'ai l'habitude du malheur. (*Il entre dans la chambre à gauche.*)

GEORGINE *à la fenêtre.*

AIR. *Des jolis soldats.*

Ils pénètrent dans le collége,
Je les aperçois, les voici...
Voudraient-ils en faire le siége?
Ciel! je crois qu'ils montent ici.

SCÈNE XV.

MULNER, LÉOPOLD, GEORGINE, GÉDÉON, CHRISTIAN, RIQUETTE, ÉLÈVES, SOLDATS *dans le fond, en dehors de la porte.*

GÉDÉON *à la cantonnade.*

Suite de l'air.

Secondez-moi, brave milice,
Et faites bien votre service;
Conduisez-vous tous bravement,
Et j'aurai de l'avancement.
Garde à vous, alignement!
(*S'avançant.*)

Cousin Mulner, vous voyez un bon parent au désespoir, qui vient vous faire une petite visite domiciliaire, accompagnée de toutes les perquisitions voulues par la loi.

MULNER.

Violer ainsi mon domicile!...

GÉDÉON.

Cousin, cousin, ne nous fâchons pas, je suis un excellent parent..., mais je suis bourguemestre... N'ayez pas peur; si je viens arrêter chez vous le matin, ça ne m'empêchera pas d'y venir souper le soir.

CHRISTIAN, *à part.*

C'est ça..., il viendra dévorer nos subsistances.

GÉDÉON, *montrant un papier.*

Voici l'ordre du conseil... Vous connaissez mon système... quand l'autorité parle, je marche toujours... Remettez-moi donc ès-mains, votre soi-disant professeur de géographie.

MULNER, *à part à Léopold.*

Et aucun moyen de le sauver.

LÉOPOLD, *bas.*

J'en connais un, il refuserait de s'en servir, mais à son insçu je dois l'employer. (*Haut à Gédéon.*) Un instant, mon cher cousin, vous venez, dites-vous, arrêter le prince français dans le sein de votre famille; c'est d'un excellent parent, mais il y a une petite difficulté.

GÉDÉON.

L'auriez-vous fait échapper pour nuire à mon avancement... Soldats !...

LÉOPOLD.

De grâce, ménagez votre armée; vous avez l'ordre de saisir le jeune duc..., mais, de par l'épée que je porte, je

vous ordonne de respecter un officier que l'empereur d'Autriche vient d'appeler à son service... Lisez et sortez! (*Il donne les papiers à Gédéon.*)

GEORGINE, *à part..*

Ce que c'est que d'avoir un colonel dans la famille.

GÉDÉON, *après avoir lu.*

Je suis anéanti,... c'est bien la griffe de l'empereur François... Ah ça! mais les conseillers ne me conseillent donc que des sottises.

CHRISTIAN, *à part.*

Malheureux vieillard, es-tu abruti par l'autorité.

MULNER.

Eh bien! cousin Gédéon, voulez-vous encore arrêter le duc?

GÉDÉON.

Du tout, vous sentez bien que je n'irai pas me mettre mal avec une puissance, çà n'entre pas dans mon caractère. Je sors avec mes soldats. (*Gédéon et les soldats sortent sur la reprise de la fin de l'air précédent.*)

CHRISTIAN, *à part.*

C'est ça, va t'en bien loin, bien loin, et marche toujours.

LÉOPOLD.

Maintenant il pourra s'éloigner sans danger.

RIQUETTE, *regardant à gauche.*

V'là Monsieur Philippe avec son habit de voyage.... Tu sais bien, Christian, comme quand il t'a sauvé du lac... il a sa blouse et son bâton ferré... est-ce qu'il partirait?

SCÈNE XVI.

LÉOPOLD, MULNER, GEORGINE, CHRISTIAN, RIQUETTE, PHILIPPE, ÉLÈVES.

PHILIPPE.

Eh bien! et le bourguemestre?

MULNER.

Il est parti.

CRISTIAN.

Et un peu vexé, le grison.

PHILIPPE, *à voix basse.*

Comment, il me laisse libre.

LÉOPOLD, *de même.*

Oui, grâce à ce brevet.

PHILIPPE, *de même.*

Ce brevet.... donnez.... (*il le déchire*)... Il ne doit pas même servir à me préserver des dangers de la route, mon nom ne saurait être accolé au titre de général étranger.... ce sont deux mots qui ne peuvent se trouver ensemble.

LÉOPOLD, *à voix basse.*

Je vous blâme, mon général... mais aussi je vous admire.

MULNER, *de même.*

Au moins vous ne déchirerez pas ce passeport...

PHILIPPE, *de même.*

Non.... il me servira à sortir de ce pays, à gagner un port

d'où je m'embarquerai pour l'Amérique, là je retrouverai mes frères.

GEORGINE.

Mais pourquoi donc partez-vous?

PHILIPPE.

Il le faut,... M. Mulner, avant de vous quitter, il me reste une dernière prière à vous adresser.

MULNER.

Ordonnez.

PHILIPPE.

Dans peu, il me faudra, sans doute, recourir encore pour exister à ces ressources précieuses de l'éducation qui m'ont valu l'hospitalité chez vous, et, bientôt après, votre amitié. Avec quelle confiance je me présenterais partout, si un mot de votre main, attestait et ma bonne conduite et ma capacité. Refuserez-vous à Philippe un certificat?...

LÉOPOLD, *attendri.*

Un certificat!...

MULNER, *attendri.*

A vous!

PHILIPPE.

Ne rougissez pas pour moi, mes amis, mais pour ceux que le malheur frapperait comme moi, et qui, dans l'adversité, ne pourraient pas mériter un pareil titre.

MULNER.

Vous le voulez donc absolument?...

PHILIPPE.

Si vous m'en jugez digne.

MULNER, *écrivant.*

Dieu veuille qu'il ne vous sert jamais.

PHILIPPE.

Je le conserverai pour mes enfans.

MULNER.

Ils pourront être fiers de leur père.

PHILIPPE.

Allons, je pars, peut-être nous reverrons nous... *(Il les embrasse tour à tour).*

RIQUETTE.

J'espère Christian que tu vas reconduire M. Philippe.

CHRISTIAN.

Je crois bien, il m'a sauvé la vie, il y a huit mois. Je vas tacher de m'acquitter aujourd'hui.

GEORGINE.

Il part... quel dommage!

PHILIPPE.

Adieu!... encore une fois,... pensez à moi quand vous recevrez des nouvelles de France,... et vous, mon compagnon d'armes, n'oubliez jamais nos victoires... quant à moi...

AIR : *Des trois couleurs* (Vogel).

Des jours si beaux de Valmy, de Jemmapes,
Il me faut donc perdre le souvenir,
Rêve de gloire, à jamais tu m'échappes,
De mon pays le sort veut me bannir;
S'il faut te fuir, du moins, France chérie,
D'orgueil encor mon cœur a palpité,

Mes derniers vœux, en quittant ma patrie,
Sont pour sa gloire et pour sa liberté.

CHOEUR.

Mes / Ses } derniers vœux en quittant { ma / sa } patrie
Sont pour sa gloire et pour sa liberté.

Philippe se dirige vers le fond; Christian le suit. Tous les autres l'accompagnent en lui faisant des signes d'adieu. La toile tombe.

FIN.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE,
Rue du Faubourg-Montmartre, N° 11.

25/1/74

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2476 V28C6
Villeneuve, Theodore Ferdinand Vallon de
Le college de